

Louis Gill, George Orwell, de la guerre civile espagnole à 1984, Lux Éditeur, 2012, 235 p., 1ère éd. 2005, ISBN : 978-2-89596-128-4.

<https://journals.openedition.org/lectures/7822>

Publié en 2005, le livre de l'économiste canadien Louis Gill, *George Orwell, de la guerre civile espagnole à 1984*, a été réédité en 2012. L'auteur a souhaité mettre en lumière, à partir d'une période marquante de la vie d'Eric Arthur Blair (le vrai patronyme d'Orwell), les causes (intellectuelles) qui l'ont conduit à produire des œuvres retentissantes mais pas toujours décryptées à leur juste mesure, notamment quant à leur nature ou leur portée : *La Ferme des animaux* et *1984*.

2 Découpé en cinq chapitres, le livre de Gill, bien qu'assez succinct, a une ambition majeure : démontrer que la guerre civile espagnole (1936) à laquelle Orwell participa comme combattant, sera l'expérience la plus importante de sa vie jusqu'à influencer irrémédiablement son destin d'intellectuel et d'écrivain : « la première source d'inspiration de ses principaux romans », dira Gill. Toutefois, la lecture globale du livre laisse entrevoir, au vu de l'objectif visé (Orwell), un déséquilibre patent entre les chapitres qui nuit à la qualité de l'étude.

3 Ainsi du premier chapitre qui dresse trop longuement -malgré les dires de l'auteur- un tableau de l'Espagne, du début du XXe siècle jusqu'au début de la guerre civile (juillet 1936). Sans doute était-il indispensable de revenir sur quelques points fondamentaux destinés à donner des cadres généraux sur l'histoire du pays. Mais fallait-il pour autant consacrer près de 45 pages (!) sur 220, à la réalité économique, sociale et politique de l'Espagne ?

4 Ce n'est seulement après ce long descriptif que la parole est donnée, dans un deuxième chapitre, à Orwell comme combattant et témoin de la guerre civile espagnole. Ce dernier, dès son arrivée en décembre 1936, s'enrôle dans les milices du Parti Ouvrier d'Unification Marxiste (POUM), parti frère en Angleterre de l'ILP (Independent Labour Party) auquel Orwell adhéra, et qui réunissait anarchistes, socialistes et trotskistes.

5 Si en idéal Orwell s'engage au nom de la lutte contre Franco, très vite il s'aperçoit que cette lutte antifasciste laisse place, dans les faits, à une lutte triangulaire menée par le Parti Communiste Espagnol (PCE) contre Franco certes, mais aussi contre le POUM sous prétexte de « désaccord tactique ». En réalité, Orwell découvre à l'arrière du front gouvernemental une véritable guerre politique intestine de partis, menée par un PCE hostile à la révolution sociale et guidée en sous main par l'Union soviétique.

6 Cette découverte de l'influence « totale » de l'URSS compose le troisième chapitre. Rendant compte durant ce conflit civil de l'oppression stalinienne régnante, ce troisième temps souligne la terreur qui visera personnellement Orwell et le marquera physiquement jusque dans sa chair. Objet de la répression, le POUM sera alors liquidé : la presse du PCE -relayée en cela par la presse du Parti Communiste Français, *L'Humanité*-, l'accusera de complot fasciste !

7 La prise de conscience de l'influence -matérielle et idéologique- de l'URSS via ses services secrets (NKVD), services à la tête d'un formidable réseau policier et répressif, opérera comme un révélateur chez Orwell. Bouleversé par ce régime de terreur qui l'accusera de « trotskisme », synonyme dans la terminologie stalinienne de « fasciste », c'est-à-dire de traître à éliminer, il consignera alors ses douloureuses impressions dans *Réflexions sur la guerre d'Espagne* (1942). Désarmé, consterné, il soutient alors que « l'histoire s'est arrêtée en 1936 », s'apercevant que des « articles de journaux n'avaient aucun rapport avec les faits » : l'histoire était en réalité rédigée selon les lignes de parti.

8 Le quatrième chapitre n'a donc aucun mal à faire le lien pour retracer l'évolution des activités militantes de l'écrivain, jusqu'à sa mort prématurée en 1950, à 46 ans. En avril 1938, Orwell publie avec maintes difficultés *Hommage à la Catalogne*, récit de sa propre participation à la guerre civile... Mais aussi de sa découverte d'un autre ennemi : le stalinisme. À son retour d'Espagne, l'ancien combattant se lance alors dans

une activité politique intense, et en particulier dans une très sévère critique de personnalités « antifascistes » (Rolland Malraux, Neruda, Hemingway, Einstein) qui justifiaient, au monde entier, les exactions d'un gouvernement « républicain » espagnol... noyauté par un PCE... lui-même sous influence soviétique !

9Favorable à un régime socialiste sur le mode démocratique, Orwell -qui n'était pas communiste- jugera nécessaire de détruire auparavant le mythe soviétique et sa mauvaise influence sur le mouvement socialiste occidental. Car en raison de son vécu espagnol, Orwell avoue avoir touché « du doigt le péril mortel qu'on encourt en s'enrôlant sous la bannière purement négative de l'antifascisme ». Dès lors, le constat est sans appel pour Orwell : nous entrons dans l'ère de l'Etat totalitaire, c'est-à-dire celui dans lequel l'Etat régit les pensées et sentiments de (ses) sujets broyés dans leur autonomie, et dans lequel la réécriture perpétuelle du passé pour contrôler le futur s'instaure en règle. Fustigeant à cet égard la servitude des médias anglais (dont la BBC) qui répercutaient sans discernement la propagande soviétique avec un parfait mépris pour la vérité historique, Orwell, dans son exécration du « collectivisme oligarchique » se fera désormais le chantre inconditionnel de la liberté de penser, de s'exprimer et de critiquer. Cette préoccupation constante d'Orwell à combattre le « totalitarisme » annonce *La Ferme des animaux* et *1984*... même si certains y verront une attaque contre le socialisme et le Parti Travailleliste anglais.

10L'ultime chapitre, enfin, s'attache justement à clarifier la notion de « totalitarisme ». D'abord par l'évocation de fictions anticipatrices dont les auteurs se nomment J. London, H.G Wells, A. Huxley ou E. Zamiatine. Mais aussi par le biais des écrits de B. Souvarine et de A. Koestler (son ami), ou encore au travers des analyses de J. Burnham, de B. Rizzi ou celles de H. Arendt.

11Avec cet ouvrage, c'est un Orwell intègre et déterminé à refuser tout compromis face au Mensonge, la falsification et la lâcheté qui se révèle à nous.

12Toutefois, du livre de Gill ressort une impression générale de déception si l'on estime avoir été en attente d'une biographie intellectuelle d'Orwell. En effet, la figure de ce dernier semble parfois n'être qu'un prétexte pour l'auteur de « refaire » la guerre d'Espagne et de nous livrer ses propres considérations sur le « totalitarisme ». À ce titre, sans doute est-il bon de rappeler que Louis Gill ne fut pas qu'un universitaire spécialiste d'économie, auteur d'ouvrages critiques sur le capitalisme et le néolibéralisme : il fut aussi un militant internationaliste à l'engagement syndical de tous les instants. D'ailleurs, Gill ne reprend-il pas en partie les analyses "engagées" de Broué, Témime et Trotsky sur la Guerre d'Espagne ? Pourquoi le préciser ? Pour souligner que l'auteur s'est parfois laissé détourner par des préoccupations autres que celles initialement posées : Orwell. Certes, son opus constitue une approche biographique sur un jeune révolté britannique atypique qui partagera le sort des plus misérables à Londres et Paris. Mais en proportion des espoirs suscités par le titre, la part consacrée à Orwell demeure au final assez minime.

13Aussi, sans nécessairement se tourner vers la somme de Bernard Crick (*George Orwell, une vie*, 1982), nous ne saurions que trop recommander, le petit mais très subtil livre du philosophe Jean-Claude Michéa, *Orwell, anarchiste tory* (1995) : une analyse fine et fournie du parcours intellectuel d'Orwell... sans digression aucune !